

Claire Vigarello

Où naissent les héroïnes

roman

Albin Michel

À ma grand-mère, Lydie

1

Ce n'était pas arrivé en un jour, ni en un mois ni même en une année. Il avait fallu du temps, sans doute un peu de temps, mais le résultat était là : Sylvie était devenue invisible. Le monde l'avait étiquetée grosse, timide, maladroite. Bref, sans intérêt. Le monde l'avait éjectée.

Ce n'était pas complètement désagréable. C'était comme être assise dans un train et regarder défiler les paysages bien au chaud. Les autres prenaient la parole, les décisions, les engagements, criaient, se disputaient, voire s'étripaient joyeusement, et pendant ce temps Sylvie prenait des notes, que personne ne lisait, pas même elle. Elle n'avait pas plus d'importance qu'un petit coléoptère qui serait passé vers 7 heures du matin sous les fenêtres de MaBelleNuit, entreprise spécialisée dans le matelas haut de gamme made in France pour laquelle elle travaillait depuis six ans. Le petit animal buvait, marchait, pleurait, mangeait, mais qu'il soit là ou pas ne changeait rien.

Elle avait un peu lutté, surtout au début. On ne s'habitue pas comme ça à passer dans l'invisibilité. Il faut du temps. Alors, au tout début, elle y avait cru. Tout restait possible, ce n'était qu'un triste malentendu, les choses allaient s'arranger. Sylvie avait voulu lier des amitiés, tenté quelques échanges à la machine à café sur l'orientation scolaire, les week-ends barbecue, l'action des syndicats, le nouveau boss qui avait pris ses fonctions en avril, ou

OU NAISSENT LES HÉROÏNES

encore les gâteaux hypercaloriques de la cantine, bref sur la marche du monde. Elle avait tourné dans sa tête les plus belles répliques et même inventé des blagues très, très drôles. Hélas, les reparties les plus percutantes lui venaient une fois seule à son bureau, devant le fond d'écran plage et cocotiers de son ordinateur. Quand elle était au milieu des autres, elle se contentait de hocher la tête, de murmurer quelques oui, au mieux de répéter leurs mots d'un air complice. Mais bon, elle était avec tous ses collègues, c'était déjà ça. Seule Nadine, la boss du syndicat, lui faisait toujours des petits clins d'œil pour l'encourager. C'était son ange gardien, elle semblait lui dire : « Je vois que tu fais de ton mieux, Sylvie, ne lâche rien. » Et Sylvie s'accrochait, oui, elle faisait tout pour ne pas s'effacer. Malheureusement, à part Nadine, personne ne voyait rien.

Sa dernière tentative lui avait demandé des efforts considérables, des efforts surhumains. Elle avait d'abord vu l'affiche dans le couloir de la cantine qui disait : « Formation : prendre la parole en public et retrouver confiance en son aura. » S'inscrire lui avait pris des semaines de réflexion, de mal au ventre. L'idée de ne pas s'inscrire la mettait aussi dans tous ses états. Elle avait bien tenté d'en parler à Nino, son mari depuis quinze ans, mais Nino était à prendre avec des pincettes, de grosses pincettes. Il avait été licencié pour faute grave deux ans plus tôt et traversait une période sombre, voire dépressive. Le psychiatre le lui avait bien dit : toutes ses initiatives étaient à encourager, même les plus dérisoires, comme laver un bol ou dessiner un pigeon, et surtout il ne fallait pas lui occasionner le moindre stress. Sylvie avait donc annoncé un matin, maquillée et joviale : « Tu sais, Nino, je me suis inscrite à la formation "Prendre la parole en public". Je pense que ça va me faire du bien ! Mon boss m'encourage, il est très ouvert en ce moment. Ça pourra m'aider pour l'avancement. » Sylvie disait à peu près n'importe quoi, vu que son boss se fichait pas mal qu'elle soit là ou pas, et même qu'elle fasse une formation pour aller marcher sur Mars, mais Sylvie devait se montrer toujours positive

OU NAISSENT LES HÉROÏNES

devant Nino. Il avait répondu : « Parfait ! » C'était son mot depuis son licenciement. « Parfait », ça voulait tout et rien dire. Ça pouvait dire : « Merde », comme : « Super », comme : « J'ai pas tout compris, mais je ne suis pas apte à capter quoi que ce soit. » Et comme tous les matins, il l'avait embrassée sur la bouche en serrant le bourrelet de graisse qui entourait sa taille et qu'elle haïssait. Sylvie avait pleuré dans la voiture, vomi dans les toilettes du McDo, puis était entrée dans le bâtiment où devait se dérouler la formation. Que faisait-elle là ? Pourquoi s'infliger un tel supplice ? Était-elle masochiste ? Elle voulait juste bavarder devant la machine à café, récolter quelques sourires, une main sur son épaule et entendre : « Bonne journée, Sylvie, à tout à l'heure ! » C'était tout. Pourquoi en faire tout un flan et s'inscrire à une formation ? Il fallait être timbrée, il fallait être Sylvie ! Elle était prête à se lever, sortir de là et déguerpir à toutes jambes quand le formateur apparut, tenant une petite mallette en cuir noir qui la terrifia. Voilà, c'était foutu.

Le calvaire dura trois jours, à se tordre les mains, à se cacher pour pleurer, à compter les heures, à déjeuner avec des gens qui racontaient des histoires drôles et faisaient rire des filles belles comme des cœurs, qui adoraient parler en public et recevoir des compliments. Pourquoi les formations attirent-elles des gens qui n'en ont absolument pas besoin et viennent uniquement pour le montrer ? Sylvie s'en rendait bien compte, le formateur était très embêté par son cas, et plus elle le voyait préoccupé, plus elle plongeait tête en bas pour regarder ses pieds, ou balbutiait des inepties, les joues en feu. Le dernier matin, il la prit à part devant un café crème : « Madame Verbaldi, vous ne vous en êtes peut-être pas rendu compte, mais vous avez beaucoup progressé. L'échange que vous avez eu avec Vincent tout à l'heure était très intéressant ! – Ah bon ? » Elle avait juste pu placer quelques oui et non au milieu du discours-fleuve de cette grande gueule. Mais le formateur avait décidé de la valoriser coûte que coûte. Il insista : « Vous avez été très courageuse, vraiment. Vous vous êtes jetée

OÙ NAISSENT LES HÉROÏNES

dans le bain et tout le monde ne le fait pas.» Sylvie sentait bien qu'il tenait à finir sur une note positive. Ce n'était pas la peine d'en faire autant. Elle le rassura : « Vous savez, c'est la première fois que je fais ça, parce que j'ai du mal à parler devant les autres, mais j'en ai pas trop besoin dans mon métier. Je suis venue juste pour voir... En tout cas, ça m'a plu, merci. »

À la fin, chacun devait donner son ressenti sur la formation, juger de ses points forts et de ce qui restait à améliorer, tout ça sur l'estrade, en s'exprimant intelligiblement, le dos droit, pieds bien ancrés dans le sol, regard fier et assuré. C'était bientôt le tour de Sylvie. Des plaques rouges allaient consteller son cou, sa bouche devenir pâteuse, sa langue lourde, l'air allait lui manquer, sa tête chavirer devant tous ces yeux posés sur elle. C'était la fois de trop. Elle prit son portable, le colla à son oreille, attendit dix secondes qu'elle compta lentement dans sa tête, puis s'exclama : « J'ai un message du collège, mon fils a fait une chute. Il faut que j'y aille, désolée ! » Le formateur lui cria : « Sylvie, appelez-moi ce soir ! Je dois vous parler ! » Elle ne prit pas le temps de répondre, courut comme elle n'avait plus couru depuis le CP, ces temps lointains où l'on passe sa vie à gambader comme si le monde était une grande salle de jeu.

« Mon fils a fait une chute. » Ça lui était venu comme ça. Pendant quelques minutes, elle eut peur que l'univers ne se venge et que le collège appelle, mais non. Son cadet n'était pas tombé, ni l'aîné d'ailleurs qui venait d'entrer au lycée. La formation était finie. Elle ne parlerait jamais en public. Pourquoi vouloir à tout prix sortir de sa coquille ? À quoi bon ? Certains sont sur terre pour causer, d'autres sont là pour écouter, prendre des notes et hocher la tête. Il faut des spectateurs, forcément, sinon les stars, les boss, les directeurs, les politiques, tout ça n'existerait pas. Sylvie devait accepter sa condition, rester à sa place. Elle se sentit divinement bien et décida de rouler jusqu'à Bordeaux. Elle n'y allait jamais : trop loin, trop de monde, trop de stress, jamais le temps, mais là, elle l'avait, le temps. Elle se balada dans les rues de

OU NAISSENT LES HÉROÏNES

la vieille ville, s'arrêta devant une grande vitrine et se contempla. Elle devait accepter ce corps-là. Il le fallait absolument, s'y mettre dès aujourd'hui. Oui, elle était grosse, encore plus que l'année précédente, mais un visage rond efface les rides et fait plus juvénile. Oui, elle avait des cheveux fins et tout plats qui commençaient à blanchir, mais enfin, elle avait des cheveux ! Oui, elle avait un grain de beauté très mal placé sur le nez, mais ça aurait pu être pire, pile sur la pointe du nez. Pareil pour la lèvre du haut, qui était trop fine, mais certaines actrices l'avaient aussi fine et ça leur allait très bien. D'accord, elle n'avait pas assez d'argent pour mettre exactement la robe qui l'aurait enrobée comme il faut, aurait caché ses bourrelets tout en moulant ses seins, mais enfin elle avait accès aux ventes privées grandes tailles et peut-être qu'elle dégoterait la perle rare aux soldes d'été. Merde, l'essentiel était là ! Elle n'était pas malade, tous ses résultats sanguins étaient excellents : pas de diabète, malgré son poids, pas de cancer en vue, elle était vivante, libre et vivante, quand d'autres tremblaient sous les bombes, étaient bouclés dans un camp ou en prison. Sylvie était libre et pouvait manger une glace. Elle prit trois boules supplémentaires chantilly, s'assit sur un banc et pleura.

Elle ne parla de sa journée à personne. À quoi bon ? Ses fils venaient de rentrer, le cadet de onze ans était particulièrement surexcité. Depuis quelques semaines, il s'était mis en tête d'écrire un opéra et avait trouvé un prof d'italien, ou plutôt un collégien italien (car un opéra ne peut s'écrire qu'en italien), sur Internet qu'il payait en cours de maths. Comment avait-elle pu enfanter un fils doté d'autant d'imagination alors qu'elle-même en était dépourvue ? Elle avait bien essayé d'en parler à Nino, mais il avait coupé court : « Chaque enfant est différent. » Il avait raison. Mais Alexis n'était-il pas trop différent ? Il avait déjà sauté une classe, construit un avion miniature, un petit robot qui disait oui, une clé USB fluorescente, prévu la date exacte de l'implosion de la Terre. Non, ça allait trop loin, et même si elle le cachait bien, Alexis lui faisait peur. Quant à l'aîné, Maxence, quinze ans, il lui procurait

OU NAISSENT LES HÉROÏNES

une autre forme d'angoisse : il lui ressemblait trop. Depuis trois ans, il était en surpoids, presque autant que sa mère, et on avait de plus en plus de mal à lui arracher une phrase entière. Sylvie était tombée sur son journal intime, bourré de citations larmoyantes et de dessins érotiques. Filait-il tout droit vers la dépression ? Devait-elle l'inscrire à des stages pour ados en surpoids, le mettre aux sports de combat, ou bien chercher à tout prix une vraie discussion mère-fils les yeux dans les yeux ? Nino disait : « J'étais pareil à son âge. » Oui, mais alors, si c'était l'hérédité, c'était encore pire : suivrait-il le chemin de son père ?

*

Depuis qu'elle acceptait sa place, depuis cette fameuse formation, Sylvie allait beaucoup mieux. Quand on vous oublie, vous n'avez plus aucune pression, alors autant profiter ! Qui n'aurait pas rêvé de n'avoir rien à faire, si ce n'est répondre à quelques coups de fil, manger à 11h30 et partir à 16h30 sans être emmerdé ? Sylvie avait cette chance dingue et n'en avait jamais profité. Jusqu'à présent, elle s'était rongé les sangs quand son boss prenait des rendez-vous sans passer par elle, ou n'ouvrait pas la bouche de la journée, ou bien laissait un Post-it illisible. Pourquoi s'en faire ? Depuis un an qu'elle était la secrétaire de Jean-Denis Ledu, le directeur marketing, ses tâches avaient fondu comme neige au soleil. Tout compte fait, n'était-ce pas une bonne nouvelle ? Ledu avait délégué son secrétariat à son portable dernier cri (qui coûtait un mois du salaire de Sylvie). Celui-ci lui signalait ses rendez-vous, lui transmettait les derniers chiffres de vente, envoyait des réponses automatiques, et lui fournissait une multitude d'applications dix fois plus dégourdies que Sylvie. Elle n'aurait jamais le dessus ! Il fallait accepter. S'en faire ne changerait rien.

Le nœud dans son ventre se desserra. Elle arrêta de chercher la bonne phrase à la machine à café, la personne sympa pour déjeuner, à capter le regard de son boss et même de dire bonjour en arrivant le matin à un vigile qui ne la remarquait pas. C'était un grand pas, dont personne ne se rendit compte. Mais là n'était pas

OU NAISSENT LES HÉROÏNES

la question. Sylvie faisait le boulot comme avant. Peut-être plus vite, peut-être mieux. Cela lui prenait en tout et pour tout deux heures, une heure cinquante certains jours. Elle passait au service financier demander les derniers chiffres du dernier-né, le matelas Lys Angel, celui qui intéressait le plus Ledu (surtout sur le marché asiatique, les Chinois en raffolaient). Parfois, elle lui réservait une table dans son restaurant préféré, Accord des mets, pour 12h30 (Ledu adorait les déjeuners qui s'éternisent). Elle répondait succinctement à tous les emmerdeurs que Ledu n'était pas dispo, surtout au directeur financier Conflans qui voulait tout le temps faire des « mises au point » et que Ledu exérait. Elle lui envoyait les derniers essais techniques sur le matelas Sweet Air qu'elle parcourait rapidement sans rien y comprendre, et pour finir elle cherchait des infos sur Jessica Faure, la star de la saison 4 de *Believe*, le clou du dernier festival de Cannes, du dernier Francis Blake, qui cartonnait dans tous ses films et que Ledu tenait absolument à avoir pour représenter le matelas Sweet Air, un matelas ultra-technique et performant qui devait sortir dans deux ans, au printemps. Ledu la voulait, personne n'y croyait, mais Ledu la voulait. C'était ça que Sylvie aimait chez lui, il rêvait en grand. Elle s'était mise à y croire, elle aussi. Jessica Faure serait parfaite pour ce matelas. Elle se roulerait dessus avec son air d'ange et tout le monde se l'arracherait.

Jessica et Sylvie, c'était une super-rencontre. Jessica l'avait littéralement sauvée de l'ennui, du désert, voire du vide intersidéral dans lequel Ledu l'avait laissée depuis un an. Grâce à Jessica, elle pouvait jouer la fille ultra-occupée, cliquant férocement sur sa souris, les yeux rivés sur l'ordinateur. Jessica, c'était sa bouée de sauvetage, surtout depuis que Ledu avait demandé une revue de presse complète sur sa personne. Sylvie s'était alors inscrite à tous les sites de fans, son fil Twitter, Facebook, Instagram, et même à la newsletter de la galerie d'art du mari de Jessica, à New York. Au fil des mois, Jessica était devenue sa principale activité. Tous les matins vers 11 heures, elle déposait son butin sur le bureau de Ledu. Il y

OU NAISSENT LES HÉROÏNES

avait des infos sur ses nouveaux films, des interviews découpées, ses photos Instagram, ses posts Facebook et Twitter, même des petites rumeurs débiles qui circulaient sur le Net. Ledu levait rarement la tête et ne disait jamais merci. C'était une de ses caractéristiques : faire comme si vous n'étiez pas là, ou qu'il n'avait pas accès à la communication avec vous. Sylvie s'y était habituée. Avec lui, elle parlait tout bas, c'était moins gênant, elle pouvait toujours se dire qu'il n'avait pas entendu. Parfois, mais rarement, il lui arrivait de lever la tête, et c'était toujours très inattendu : « Vous avez déjà goûté du thé aux fleurs de pluie ? Ça vous emmène directement en Asie ! », « Les Japonais aiment vivre à l'occidentale, mais ne veulent pas le savoir », « Deux hommes nus qui se roulent sur un matelas, ça vous parle ? » Ça n'attendait pas de réponse, il disait ça pour lui. Parce que le thé aux fleurs bidules, quand Sylvie en avait apporté pour montrer son écoute et son implication, Ledu ne l'avait pas bu. Cet homme était d'une espèce à part, indéchiffrable pour qui venait, comme elle, d'un milieu modeste où chacun reste à sa place et ne fait pas de mystère entre les mots.

Bien sûr, il y avait des jours plus pénibles que d'autres, où Sylvie avait beau se démener dans tous les sens, elle ne trouvait pas d'occupations. Les pires étant ceux sans Jessica. L'actrice ne posait plus rien, disparaissait. L'année précédente, Jessica s'était évacuée pendant vingt-huit jours. Presque un mois, c'est long, très long, surtout quand on doit tenir huit heures au boulot avec la pause déj. Sylvie avait fini par se rabattre sur sa série *Believe*, qu'elle avait même revue en anglais sans sous-titres pour travailler son accent. Ça pourrait toujours servir un jour ou l'autre. Mais bon, il fallait être réaliste, Jessica Faure n'était pas près de rencontrer Sylvie Verbaldi, secrétaire de Jean-Denis Ledu, directeur marketing chez MaBelleNuit, spécialisée dans l'endormissement express des grandes fortunes, enfin de tous ceux qui pouvaient mettre plus de trois smics dans l'achat d'un matelas. Il était évidemment très peu probable que Mme Faure vienne un jour ici, dans la zone industrielle de Joué-la-Tour, à soixante kilomètres de Bordeaux, signer un contrat publicitaire. Mais sait-on jamais, un

OÙ NAISSENT LES HÉROÏNES

redressement fiscal pouvait tout changer. Pour être honnête, le travail de Sylvie ne servait à rien, puisque les chiffres de la compta pouvaient être consultés sur l’Intranet, que Ledu pouvait réserver tout seul son resto, et que Jessica Faure ne mettrait jamais les pieds ici. Et alors ? C’était un travail comme un autre, qui ne la fatiguait pas, et surtout c’était un salaire, car Nino n’en avait plus, enfin, il gagnait si peu que ça ne comptait pas.

Finalement, ce qui l’occupait le plus au boulot, c’était son mari, Nino. Il appelait pour un oui pour un non. Il ne trouvait plus le pack de bières, avait perdu un numéro hyperimportant (un voisin qui devait passer prendre la tondeuse), avait oublié la liste des courses, ou alors bloquait sur ses mots croisés, ou encore il avait pris une grande décision, il allait postuler pour un nouveau job, puis non, en fait c’était trop tôt, il ferait une formation, dommage que la fille de Pôle emploi soit une connasse qui ne le laissait pas parler et le jugeait irrécupérable, et puis merde, il allait être auto-entrepreneur, comme le voisin qui ne glandait rien, et puis non, il travaillerait au noir avec son pote Nounours sur son nouveau chantier, il allait refaire toute la maison, après ils pourraient la revendre au prix fort avec une super-plus-value, et comme ça ils feraient des investissements boursiers, ou non, encore mieux, il allait jouer au tiercé, des tonnes de gens gagnaient des tonnes de fric sans se fatiguer, mais en fait non, les chevaux c’était trop compliqué, il allait tout simplement prendre des cours de méditation, se recentrer, et pourquoi pas se remettre au sport, le jogging d’abord, une demi-heure, puis la natation, oui, tous les jours, retrouver une forme olympique et tirer une croix sur ces deux années noires post-licenciement, oui, il fallait tout enterrer et repartir, décoller ! En réalité, Nino avait juste terriblement besoin de parler. Au boulot, Sylvie hochait la tête gravement pour faire croire à une conversation professionnelle intense. Nino se fichait qu’elle ne prononce aucune phrase, il déversait le trop-plein, et quand tous ses atermoiements avaient été ressassés dans tous les sens et que Sylvie avait murmuré : « Oui, bien sûr, je comprends » des dizaines de

OÙ NAISSENT LES HÉROÏNES

fois, il allait mieux et raccrochait. Ça pouvait se reproduire deux ou trois fois par jour. Sylvie était toujours là pour l'encourager, le psychiatre l'avait bien dit, ce qui comptait n'était pas le résultat mais le désir : Nino devait avoir envie.

Le Nino d'aujourd'hui n'avait plus rien à voir avec celui d'avant. Sylvie avait épousé un homme qui jouait au foot avec ses gosses, les emmenait à la piscine, buvait des coups avec les copains, lui sautait dessus pendant la sieste, un homme qui la trouvait belle malgré son surpoids, lui répétait de ne jamais s'en faire, que tout irait bien, qu'il fallait se foutre de l'avis des autres et cultiver son jardin, et cet homme confiant et solide s'était écroulé le 5 mai 2012, voilà deux ans.

Sylvie se souvenait de tout. Nino l'avait appelée au boulot. Il était 11 heures, elle revenait de la compta. D'abord, elle n'avait rien compris. Derrière la voix de son mari qui bafouillait, elle entendait des aboiements de chiens et une voix de femme qui hurlait. Nino travaillait depuis dix ans chez Simex, une grande société pharmaceutique. Il était représentant pour toute la gamme vétérinaire (coupe-faim pour chiens, compléments vitaminés, phéromones pour chats, colliers anti-tiques, fortifiants pour les os, traitements anti-arthrose...), toute une panoplie qu'il connaissait sur le bout des doigts, distribuant des échantillons à tous ceux qui avaient un compagnon à quatre pattes, vantant les mérites de la dernière molécule censée soulager les douleurs rhumatismales qui empoisonnaient la vie des vieux toutous. Nino faisait beaucoup de route mais les chiffres étaient bons, les compléments alimentaires en particulier cartonnaient. Puis la boîte avait été rachetée par des Américains qui voulaient en faire la première entreprise pharmaceutique en produits vétérinaires dans le monde, bref, faire bouffer leurs médocs à tous les chiens de la planète. Car, selon Nino, depuis la crise boursière de 2008, les chiens avaient la cote. Qui ne juge pas son maître quand il a tout perdu ? Un chien, évidemment. Il vous aime malgré vos dettes et votre licenciement. Les humains en avaient drôlement besoin.

Bref, Simex, la multinationale américaine, voulait grossir. Et

OÙ NAISSENT LES HÉROÏNES

pour ce faire, elle voulait dégraisser. Ce n'était pas logique mais c'était comme ça. Nino avait dû faire face au départ de ses plus proches collègues, effectuer plus de route, visiter plus de véto, caresser plus de chiens, chats, hamsters, et même un perroquet (qui avait une bronchite persistante et dont le maître se saignait aux quatre veines pour le faire soigner). Nino rentrait fatalement de plus en plus tard, de plus en plus crevé. Mais il ne se plaignait pas. Il avait un job, se montrerait irréprochable et tout irait bien. Et puis un jour tout avait dérapé. Nino visitait un nouveau véto dans un quartier chic de Bordeaux pour proposer les derniers-nés de la gamme Ortex (un complément alimentaire pour chiens très apprécié). Il attendait tranquillement dans la salle d'attente que le jeune vétérinaire le reçoive, quand une femme d'un certain âge, pour ne pas dire assez âgée, était rentrée avec un King Charles. Nino avait pensé : « Beau chien. Il doit faire des concours. » L'instant d'après, l'animal avait sorti les crocs. Nino avait souri pour montrer qu'il n'avait pas peur. La dame avait crié : « Arrête, Ulysse ! », en accompagnant ces mots d'une petite tape sur son arrière-train, et le chien était parti comme une fusée. Après, les versions divergeaient. Selon Nino, le chien lui avait sauté dessus, il l'avait donc repoussé violemment avec sa mallette pour se protéger d'une grave morsure. Selon la dame, le chien voulait juste jouer et Nino, pris d'un coup de folie, avait tué son toutou. Parce que, oui, le chien était mort (il avait eu la bonne idée de se cogner la tête contre le comptoir de présentation des sacs de croquettes light). Pas de témoin, deux versions. Simex avait choisi la version de la dame et s'était mis à trouver plein de défauts à Nino : un manque de résultats et une mauvaise volonté rédhitoire. Bref, Nino s'était fait virer sans ménagement et, peu à peu, l'autre Nino apparut, un être fragile, apeuré, terrorisé que Sylvie ne connaissait pas.

Nino ne s'écroula pas tout de suite. D'abord, il raconta la scène avec le King Charles un bon millier de fois à qui voulait l'entendre : le regard de la dame, la bave du chien, le carrelage glissant, les crocs de la bête, sa mallette, le comptoir sale, le véto hirsute, les

OÙ NAISSENT LES HÉROÏNES

pompiers (la dame avait fait un malaise). Il cherchait la preuve, la preuve éclatante qu'il n'était pas responsable et n'était pas un criminel. Ça dura plusieurs mois comme ça, il voulait traîner Simex devant toutes les cours de justice du monde, demandait réparation. L'avocat le prévint : ça prendrait beaucoup de temps. Nino ne se découragea pas, il se mit à récolter des éléments à charge et la thèse du complot lui parut alors indiscutable. La vraie raison de son éjection n'était pas la mort du chien mais ses critiques envers le nouveau complément alimentaire Ortex, un médoc inutile selon lui, de la poudre aux yeux ; et même pire que ça, ce truc était sans doute dangereux, il avait osé le dire, relayer les doutes des vétos (qui avaient remarqué un léger stress chez les chiens qui en prenaient), bref, il avait eu le courage de parler. Simex, qui n'avait pas du tout apprécié, s'en était pris à lui, prétextant son implication dans la mort de ce pauvre chien. Parce qu'une question restait en suspens : qu'est-ce qui avait provoqué l'agressivité du King Charles ce fameux 5 mai 2012 ? Très vite, Nino eut sa petite idée sur le sujet : et si l'odeur des comprimés Ortex cachés dans sa mallette avait rendu l'animal fou furieux ? Nino se mit à chercher compulsivement des témoignages de maîtres qui auraient vu leur chien devenir accro suite à l'ingestion du fameux complément alimentaire Ortex, et selon lui il y en avait, pas beaucoup, mais il y en avait. Sylvie le retrouva un soir habillé de noir des pieds à la tête. Nino partait pour Simex, il allait monter à la capitale, s'attacher aux grilles du siège social, faire une grève de la faim, alerter les médias, appeler tous les chiens de France à venir cracher leur haine. Sylvie le fit asseoir dans la voiture. Il alluma une cigarette, geste qu'il n'avait plus fait depuis dix ans, et quand il eut fini sa clope, elle le déposa aux urgences psychiatriques.

Son mari était parti en fumée.

*

Où Charlotte se cachait-elle deux ans après le licenciement de Nino ? Était-elle déjà là, minuscule, tapie dans un coin de sa tête ? Peut-être bien que oui, peut-être bien qu'elle attendait.

OU NAISSENT LES HÉROÏNES

Le 9 mai 2014, tout le monde s'agitait à MaBelleNuit. Le vigile, d'habitude impassible, s'adressa à Sylvie : « La porte est bloquée. J'attends le technicien, passez par l'autre côté. » En temps normal, il l'aurait laissée s'acharner sans rien dire. Mais là, non, il fit preuve d'humanité. Et pour une fois, Sylvie eut pitié. C'était peut-être le plus gentil de tous, coincé là contre cette porte à longueur de journée. Elle le remercia d'un grand sourire et entra. Dans le hall, les gens déambulaient, se croisaient, revenaient sur leurs pas, s'esclaffaient. Quand Sylvie leva la tête, elle aperçut un grand échafaudage juste au-dessus du bureau d'accueil. Ils étaient quatre dessus, des ouvriers perchés à trois mètres de haut, tenant une immense toile entre leurs bras. Sylvie la reconnut tout de suite, c'était *Coucher de soleil sur Mars* d'Édouard Lessing, le grand peintre que Ledu adorait. Il le voulait dans le hall depuis exactement deux ans, il avait bataillé pour cela : « MaBelleNuit ne vend pas des matelas, mais des étoiles filantes, des fées Clochette, des tapis magiques, MaBelleNuit, c'est l'entrée sur la Voie lactée. » Ledu n'avait pas peur de la poésie. Et il avait gagné, après des mois de combat et malgré le coût exorbitant du tableau que ses détracteurs réduisaient à quelques aplats de couleur qu'un élève de cinquième aurait pu faire en cours d'arts plastiques. *Coucher de soleil sur Mars* trônerait dans le grand hall et accueillerait les visiteurs. Voilà, on ne pouvait que s'incliner devant le génie de Ledu. Sylvie sentit poindre une petite fierté. Ledu était son patron à elle, son boss, et Ledu avait la baraka. Personne ne lui résistait. Maintenant tout devenait possible, même la venue de Jessica Faure.

Sylvie attendit à la machine à café. Elle voulait clamer son admiration, mais personne ne s'arrêta. Elle reprit un deuxième café allongé, sans sucre, pour se donner bonne conscience. La machine siffla. C'était prêt. Toujours personne. Fallait-il féliciter Ledu ? Aller frapper à sa porte ? Ou laisser un mot ? Pourquoi ne l'avait-il pas prévenue ? *Coucher de soleil sur Mars* était encore plus beau en vrai. C'était sûrement une œuvre majeure, qui vaudrait des millions d'euros dans quelques années, et Ledu l'avait eue. Alors

OÙ NAISSENT LES HÉROÏNES

que Sylvie faisait quelques pas autour de la table haute installée devant la machine, Nadine, la boss du syndicat, se pointa. Enfin un être humain avec qui échanger et peut-être même rire, oui, se détendre ! Mais Nadine ne lui en laissa pas le temps : « Bonjour, ma belle, tu devrais t'activer un peu. HLP est en route. Son cancer est en rémission et il revient nous faire une visite. Tu sais comment il est, il aime voir tout le monde à son poste, hyperoccupé quoi. Comme ça il a l'impression que l'usine tourne à fond et qu'on lui fait gagner plein de fric. Ledu a la cote à ce qu'il paraît, HLP passera sûrement dans son bureau, je te conseille de préparer les cafés. » Sylvie partit comme une fusée.

Elle sortit la machine Nespresso du placard et les dosettes de toutes les couleurs (Ledu n'en prenait jamais, mais aimait les proposer aux visiteurs). HLP pourrait choisir. Il faudrait lui énoncer tout l'assortiment d'arômes, mais alors sans rougir, sans bafouiller. En aurait-elle la force ? Ledu ouvrit la porte et la toisa des pieds à la tête comme s'il ne l'avait jamais vue. « Ah c'est vous. Vous tombez bien. J'attends une visite importante. Quand mon rendez-vous sera là, vous l'annoncerez, ouvrirez la porte et proposerez un café. Et puis vous rejoindrez votre poste. Les grands hommes aiment les choses simples, vous comprenez ? – Oui. Monsieur, je vous félicite pour *Coucher de soleil sur Mars*, c'est très beau. – Non, ce n'est pas beau, c'est autre chose. Mais les gens ne comprennent pas. » Sylvie n'avait rien à ajouter. Ça devenait beaucoup trop compliqué. Elle se répéta tous les noms de dosettes : « Volupto corsé », « Caramel », « Fleur de lait », « Macchiato », « Saveur Brésil », « Amertume d'amande douce ». Ses mains tremblaient. HLP, Henri Lecœur-Paturel, était le grand boss, leur supérieur à tous, le fils du fondateur de MaBelleNuit. Il avait transformé la petite activité de son père en géant mondial du matelas de luxe. Et voilà qu'il allait débarquer là, dans le bureau de Sylvie, après des années d'absence et de mystère.

Elle prit les tasses, les fit tomber, les remit en place, quand un vieux monsieur apparut. Il était à peine plus grand qu'elle, des rides parcouraient son front et ses yeux étaient très enfoncés dans

OUÛ NAISSENT LES HÉROÏNES

leurs orbites. Il avait une petite canne et semblait tout droit sorti de ces vieux films qui passaient tard le soir et qu'elle n'avait jamais le courage de regarder jusqu'au bout. Il était accompagné d'une grande et belle rousse qui venait d'être embauchée et que Sylvie voyait souvent très entourée à la cantine. « Bonjour, Sylvie, M. Lecœur-Paturel aimerait dire un mot à M. Ledu. » Sylvie oublia de la saluer à son tour et alla directement ouvrir la porte de son patron. « Il est là. » C'était tout à fait impoli. Elle n'aurait pas dû se précipiter. Elle récita ensuite quelques noms de cafés gardés en mémoire, se mélangea les pinceaux, mais heureusement, HLP ne voulait rien. Alors, elle le fit entrer dans le bureau de Ledu et rejoignit son poste. Elle décida de rédiger un document très important. HLP ne devait pas douter de son extrême implication. Elle écrivit pendant une heure tout ce qui lui passait par la tête. Quand il partit enfin, elle courut vomir aux toilettes.

Charlotte était née.

*

Quand tout s'accélérait, Sylvie se réfugiait chez Mireille. Elle tapait trois petits coups à la porte et entendait : « Ouais » ou rien du tout et elle entraît quand même. Elle avait les clés. Mireille lui avait dit : « Si tu n'entends rien, c'est que je dors ou que je suis morte, alors tu ouvres. Et si je suis morte, il faudra pas crier, les voisins seraient trop contents. » Mireille allait tranquillement sur ses soixante-dix-neuf ans. Elle n'aimait pas grand monde, mais elle aimait Sylvie. Pourquoi elle ? Pourquoi l'avait-elle acceptée elle plutôt qu'une autre ? Peut-être simplement parce que Sylvie habitait à quelques mètres, qu'elle ne posait pas trop de questions et acceptait des tâches ingrates, comme faire les piqûres d'insuline à ses chats diabétiques et leur acheter des escalopes chez le boucher. « Je suis là, Mireille. – T'as la bouffe des chats ? Ils ont faim. » Sylvie avait complètement oublié. « Non, je vais y aller tout à l'heure. Vous avez d'autres courses ? – Oui, j'ai plus de PQ. » Mireille aimait être vulgaire, aimait répéter qu'elle était vieille, sourde, au bord de la crise cardiaque. En revanche, elle ne